

Dans le nord de l'Italie, à Codogno, la vie retourne doucement à la normale. Miguel Medina/AFP



Le souvenir lancinant de l'épidémie

En Italie, médecins, infirmiers et personnel soignant ont été au cœur de la crise sanitaire du Covid-19. Par sa nouveauté, les peurs qu'elle a engendrées et le nombre des victimes, cette crise a mis leurs nerfs et leurs convictions à rude épreuve. Une femme médecin et un infirmier reviennent sur ces derniers mois très éprouvants.

Codogno, Lodi (Lombardie)
De notre envoyée spéciale

Oskar, 56 ans, est infirmier à l'hôpital de Codogno, à 20 kilomètres de Lodi, dans la vallée du Pô. Il était de garde ce jour de février où les médecins découvrirent qu'un homme de 38 ans, Mattia, soigné dans leur service pour une grippe qui dégénérait en pneumonie, était en fait atteint du Covid-19. Mattia est connu depuis comme le « patient 1 » de l'épidémie du nouveau coronavirus en Italie. Durant plusieurs jours, avant d'être détecté, il a eu le temps de contaminer médecins, infirmiers et malades.

« Dès que l'on a su que c'était le Covid, on a compris que beaucoup d'entre nous pouvaient être contaminés, raconte Oskar. La bombe virale avait explosé. » Codogno fut le premier hôpital touché. Il fut bientôt fermé, la ville déclarée en zone rouge et encerclée par l'armée, les patients transférés sur l'hôpital de Lodi.

Médecin, Gabriella (1) était là. Depuis quatre mois, elle ne quitte



son masque que pour dormir. Pour protéger les malades, ses enfants et elle-même. Elle parle d'une voix légèrement étouffée par le masque et sans précipitation, comme si elle avait besoin de lenteur pour choisir ses mots, pour ne rien omettre. La cinquantaine, les cheveux poivre et sel, elle sort tout juste de l'hôpital de Lodi, où elle gère le dernier service encore dédié aux cas de Covid-19.

Assise à une table de café dans cette petite ville au sud de Milan, environnée par des exploitations agricoles, elle refait le film des derniers mois. Début mars, la direction de l'hôpital la convoque

et lui dit qu'il faut ouvrir un nouveau service pour les cas du nouveau coronavirus uniquement. « Le nombre des malades explosait, il fallait récupérer ceux de toutes les localités environnantes et ceux de l'hôpital de Codogno. »

Lors de ses études, elle avait fait une spécialisation en infectiologie. « Dès janvier, je consultais les rapports de contagion dans le monde. J'étais préoccupée par ce qui se passait en Chine. Il était inévitable que cela se propage chez nous. »

Début mars, le nombre de patients de son service passe de 38 à 300. Toutes ses journées sont une suite de gestes répétitifs : le matin, départ pour l'hôpital, dix minutes pour enfile combinaison et masques, dix minutes pour les enlever la journée terminée, retour le soir à la maison, dîner avec les enfants avant de se coucher. « Pendant toute la crise, mes fils de 18 et 20 ans ont géré la maison, fait les courses et se sont occupés du chien. »

On ne sort pas indemne d'une telle expérience. Impossible de raccrocher sa tenue le soir et de ●●●



Quand l'hôpital de Codogno a fermé, les patients ont dû être transférés vers Lodi, dans les nouveaux services de Covid-19. LaPresse/Sipa USA/Sipa

repères

Les dates de la pandémie en Italie

31 janvier 2020. Deux touristes chinois sont testés positifs au virus Sras-CoV-2 à Rome.

21 février. Le patient 1 du Covid-19 en Lombardie est détecté à Codogno, dans la province de Lodi. Le lendemain, 60 autres cas sont signalés, ainsi que les premiers décès.

Fin février. Le gouvernement place onze municipalités de l'Italie du Nord en quarantaine. L'Italie est alors le premier pays de l'Union européenne à enregistrer autant de cas de contaminations et de décès.

9 mars. Le nombre de personnes recensées positives à la maladie dans le pays s'élève à 9 172, parmi lesquelles 463 morts (dont 333 en Lombardie) et 724 guérisons. 10% des contaminés en Lombardie font partie du corps médical.

10 mars. Tout le pays est placé en confinement strict.

3 juin. Le pays rouvre ses frontières extérieures, et les Italiens sont autorisés à circuler d'une région à l'autre.

En cette fin juin, le bilan de la pandémie en Italie est de presque 35 000 morts, dont près de la moitié en Lombardie, et environ 240 000 cas détectés.

●●● faire comme s'il ne s'était rien passé. Gabriella a encore du mal à comprendre: «Je n'ai pas encore digéré tout cela. C'était une expérience intense, forte. On avait des malades que l'on ne savait pas soigner. On apprenait au fur et à mesure, on n'avait pas les moyens de faire face, on n'était pas préparé. Et pourtant, dit-elle, j'ai commencé ma spécialisation pendant les années sida. Une maladie que l'on découvrait aussi.»

Elle est confrontée à des choix douloureux: «Pour chaque malade, il fallait décider jusqu'où aller.» Les critères de la décision: l'âge, la gravité de la maladie et les comorbidités. Et le temps qui manquait. «Pour certains, j'ai des regrets, tant pour l'intensité des soins donnés, que pour le peu de temps et d'énergie qu'on pouvait leur consacrer.»

Et trop de malades. Faute de lits suffisants, les patients sont couchés par terre. «On ne pouvait pas avoir de proximité à cause du risque viral. Avec un masque et un casque, il est impossible d'échanger ne serait-ce que des petits mots. La seule chose qui nous permettait d'entrer en contact, c'était le regard.»

«Face à l'urgence, on avait perdu la dimension hiérarchique, c'était plus amical. On était tous dans le même bateau, on avait besoin les uns des autres.»

L'hôpital avait mis en place un système de visioconférence pour que les malades puissent parler à leur famille; et pour ceux qui étaient condamnés, une visite de vingt minutes maximum par un proche, avec des protections, était autorisée pour se dire au revoir. L'hôpital de Lodi a eu la chance qu'un prêtre de la paroisse ait obtenu de son évêque l'autorisation de se rendre dans les services, pour apporter un peu de réconfort aux patients.

«Ça l'était aussi pour nous», confie Gabriella.

Elle se souvient du jour où tous les médecins se sont rassemblés au centre du service pour prier ensemble. Son ami prêtre lui envoyait tous les matins des petits mots pour l'encourager; des sœurs du monastère carmélite voisin priaient chaque jour pour les malades et les soignants. «Si je n'avais pas été croyante, je n'aurais pas pu tenir si longtemps.»

Elle n'a pas honte de dire qu'elle a souvent eu peur, encore maintenant. Peur de la contagion, d'infecter ses proches, ses parents. Aujourd'hui, des médecins sont toujours suivis par des psychologues. Certains sont traumatisés. Même les plus âgés. «Ils arrivaient parfois en pleurant tellement ils avaient peur de mourir. On ne connaît pas encore bien ce virus, mais on sait qu'il peut être dangereux.» Des patients hospitalisés depuis trois mois sont encore positifs au Covid-19. «On ne réussit pas à les guérir.»

La femme médecin comme l'infirmier reconnaissent qu'ils ont

vécu professionnellement «une expérience et un engagement forts». À Lodi, les équipes formées à la hâte de spécialistes divers pour épauler les services Covid-19, auxquels sont venus s'ajouter des médecins de l'armée arrivés début mars, étaient très unies dans l'adversité.

«Face à l'urgence, on avait perdu la dimension hiérarchique, c'était plus amical. On était tous dans le même bateau, on avait besoin les uns des autres», analyse Oskar, ancien volontaire à Mostar, en Bosnie-Herzégovine pendant la guerre, avant de faire ses études d'infirmier.

«J'ai eu une vie riche et ça aide», dit-il. Père de quatre garçons, il est aussi famille d'accueil avec sa femme. «J'ai été envoyé en quarantaine à la montagne. J'ai eu quelques symptômes légers, fièvre et vomissements, mais à chaque fois que je fais le test, je suis toujours négatif. Le plus dur pendant toute cette période, c'était de ne pas pouvoir serrer mes enfants dans mes bras.»

Loïn de sa famille pendant quatorze jours, toutes ses émotions re-

foulées par l'urgence de ce qu'il vivait à l'hôpital ont resurgi. «J'étais bouleversé.» Aujourd'hui, il a repris son poste à l'hôpital de Codogno.

Pour Gabriella, c'est encore trop tôt pour réussir à prendre de la distance. «J'ai d'abord besoin de sentir que la vie peut redevenir normale.» Certes, la pression est moins forte, son service n'accueille plus qu'une vingtaine de patients du Covid-19. Mais ses équipes travaillent toujours six heures d'affilée, sans arrêt, ni pour manger, ni pour boire, ni pour aller aux toilettes pour ne pas avoir à se changer et pour éviter le gaspillage. «À l'hôpital, on doit encore économiser le matériel, masques et tenues de protection.»

Dès qu'elle pourra s'éloigner de l'hôpital et prendre des congés, elle sait qu'elle partira là-haut, dans les montagnes. «Et j'enlèverai le masque.»

Agnès Rotivel

(1) Son prénom a été modifié car, si elle a accepté de parler et de se livrer, elle n'a pas demandé l'autorisation de sa hiérarchie.